



# Histoire d'Espagne II

De la Reconquista à la conquête du Nouveau Monde

*Par John Bonner & Charles Morris*

Image de couverture : *Primer desembarco de Cristóbal Colón en América* (1862), Dióscoro Puebla.

L'écriture de cette histoire d'Espagne a été réalisée grâce à la traduction principale de *Child's History of Spain* de John Bonner, ainsi que quelques parties de *Historical Tales: Spanish* de Charles Morris.

# Histoire d'Espagne II

*De la Reconquista à la conquête du Nouveau Monde*

**Par John Bonner & Charles Morris**

TRADUIT ET ADAPTÉ

**PAR MAEVA DAUPLAY**





# I. La bataille de Las Navas

*1002 – 1212 après J.-C.*

Après la mort du grand vizir Almanzor, l'Espagne maure se fragmenta. Les nobles se proclamèrent souverains indépendants et absolus autour de leurs châteaux. Ils se faisaient sans cesse la guerre et exploitaient les travailleurs. Presque chaque année, les chrétiens de Castille, de León et des Asturies, ainsi que les Berbères de Galice, attaquaient les villes mauresques, les pillaient et massacraient leurs habitants. Ainsi, la magnifique ville de Cordoue fut mise à sac et la plupart de ses splendides monuments furent détruits.

Après avoir enduré cette misère pendant plus d'un demi-siècle, les Maures décidèrent d'appeler à l'aide leurs alliés d'Afrique : les Almoravides, un peuple berbère très pieux et redoutable, qui vivait au Maroc actuel. Leur chef, un vieil homme nommé Youssef, était grand, brun, aux yeux perçants, avec une longue barbe, une carrure impressionnante et une voix agréable. Comme beaucoup de ses concitoyens, il savait à peine lire et écrire, mais il possédait un esprit large et une grande clairvoyance.

Certains chefs andalous hésitèrent à inviter cet Africain en Espagne. Ils trouvaient les habitants du Sahara farouches et sauvages, plus semblables à des tigres qu'à des hommes. On leur répondit que les Almoravides ne pouvaient pas être pires que les chrétiens, et qu'il valait mieux conduire des chameaux pour Youssef que de garder des porcs pour les soldats chrétiens.

Youssef arriva donc avec son armée et affronta Alphonse, roi de Castille, de León et des Asturies, à Sagrajas, en octobre 1086. Il remporta une victoire complète. Le roi chrétien eut beaucoup de peine à s'échapper avec sa garde rapprochée, et les chefs maures, qui

recevaient depuis plusieurs années un tribut pour préserver la paix, le trahirent et accueillirent Youssef dans leurs villes.

Ce changement ne leur apporta guère de soulagement. L'un des premiers actes de Youssef fut de s'emparer du chef qui l'avait invité en Espagne et de le bannir, enchaîné, avec toute sa famille, en Afrique. Le musulman monta à bord du navire, le visage impassible, et dit à ses enfants :

— Telle est la volonté d'Allah ; supportons-la avec patience.

Youssef s'empara de Séville, de Grenade et d'autres villes riches et splendides, dont il répartit les trésors entre ses hommes. Il empêcha le vol... car il avait l'intention de le commettre lui-même. Il s'empara des biens des chrétiens parce qu'ils étaient chrétiens, des biens des juifs parce qu'ils étaient juifs, et des biens des Maures parce qu'ils étaient riches. Ses troupes, qui ne se lassaient pas de comparer les vallées fertiles de l'Andalousie aux sables desséchés du désert où elles avaient grandi, se transformèrent en brigands. Youssef exerçait une forte pression sur l'Espagne lorsqu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

\*

Son pouvoir passa à son fils, qui mourut, puis à son petit-fils, qui, par une nuit noire, tomba par-dessus un précipice surplombant la mer. Enfin, le pouvoir revint à un garçon nommé Ibrahim. Or, la ville marocaine où vivait Ibrahim fut assiégée par le fils d'un allumeur de réverbères, qui prétendait être plus pieux que les Almoravides eux-mêmes. Il se faisait appeler le Mahdi. L'armée du Mahdi prit le Maroc et le jeune Ibrahim, à genoux, demanda la vie sauve au conquérant, qui hésita : le garçon était si jeune et si beau.

Mais un mahdiste s'écria :

— Épargnerais-tu le lionceau qui risque un jour de nous dévorer tous ?

Ces mots scellèrent le destin d'Ibrahim et de ses partisans.

Ce boucher prit alors le commandement des Maures en Espagne et déclara qu'il marcherait sur les traces de Youssef.

Mais l'Espagne chrétienne se réveilla. Le pape envoya des lettres aux rois et aux comtes, les suppliant de sauver le pays de la domination des infidèles. Les rois et les comtes s'embrassèrent et jurèrent de se serrer les coudes. La Castille, l'Aragon, la Navarre, les Asturies, la Catalogne et la Galice envoyèrent des troupes pour servir sous la bannière du roi de Castille, un autre Alphonse, et de nombreux chevaliers de France et du Portugal vinrent grossir les rangs de l'armée.

Après un jeûne solennel, le roi Alphonse donna le signal, et l'armée puissante se mit en marche. Lorsqu'elle atteignit la grande chaîne de montagnes qui séparait la Nouvelle-Castille du centre de l'Espagne, elle découvrit que les Maures contrôlaient tous les cols. Le roi resta un moment perplexe, mais un berger lui indiqua un col que les Maures avaient négligé. C'est par ce passage que toute l'armée s'enfonça peu à peu dans la plaine du sud.

Nous étions en juillet 1212. Devant l'armée chrétienne, campée sur le versant de la montagne, se trouvait le village de Tolosa, dans une plaine appelée Las Navas. Les Maures s'étaient rangés en ligne de bataille, et le long fil de leurs lances brillait au soleil, de l'horizon bleu jusqu'à la crête violette de la montagne. À l'appel de la trompette, les chrétiens dévalèrent la pente comme une avalanche et tombèrent sur l'ennemi. Ils savaient que, s'ils étaient battus, la Croix d'Espagne tomberait dans le sang et que le Croissant pourrait se relever pour toujours. Chaque homme resserra donc sa ceinture, invoqua saint Jacques et porta les coups les plus violents.

Le soleil n'était pas encore couché, bien qu'il fût bas dans le ciel, et l'air chaud brillait encore en cette après-midi étouffante de juillet, lorsqu'un soldat africain conduisit une mule rapide jusqu'au chef maure et s'exclama :

— Prince des croyants, combien de temps resteras-tu ici ? Ne vois-tu pas que tes musulmans s'enfuient ? Que la volonté d'Allah soit faite.

— Allah, répondit gravement le Maure, Allah seul est juste et fort ; le diable est faux et méchant.

Il monta sur la mule, enfonça ses éperons dans ses flancs et disparut bientôt de la vue.

\*

La victoire des chrétiens montra aux rois et aux comtes ce qu'ils pouvaient accomplir lorsqu'ils étaient unis. Tous n'en tirèrent pas la leçon : des querelles éclatèrent encore entre eux, mais par la suite, ils agirent généralement de concert contre les Maures.

À cette époque où l'imprimerie n'existait pas, il y avait peu d'historiens, et nos récits d'événements étaient succincts ; toutefois, des bribes nous sont parvenues, parfois agréables, parfois désagréables.

L'un des rois Alphonse de Castille, le sixième du nom, perdit son fils au cours d'une bataille et faillit mourir de chagrin. La légende raconte qu'il arpentait les salles de sa cour en pleurant :

— Ô mon fils, joie de mon cœur, lumière de mes yeux, mon miroir dans lequel je me voyais ! Oh, mon cher ! Cavaliers, qu'avez-vous fait de lui ? Comtes, donnez-moi mon fils ! Donnez-moi mon fils !

Un autre Alphonse, roi d'Aragon, mourut sans laisser d'héritier. Extraordinairement pieux, il légua son royaume par testament à un corps de moines romains. Mais le peuple d'Aragon ne voulait pas se laisser faire comme un troupeau de bétail. Il se réunit en assemblée, annula le testament du roi et élut son frère comme successeur. Ce dernier était moine par vocation, mais il fut un très bon roi.

C'est au cours de cette période de conflits entre Maures et chrétiens que les Espagnols acquirent leurs premières libertés. Les villes étaient généralement construites autour de châteaux, et le comte de ce château gouvernait la ville et les terres alentour, souvent de manière cruelle et injuste. J'ai lu qu'un comte avait l'habitude d'atteler ses prisonniers, voire ses propres vassaux, à la charrue pour labourer ses terres. Lorsqu'ils se plaignaient de ne pas avoir assez à manger, il leur ordonnait d'aller se rassasier d'herbe.

Lorsqu'un roi fondait une ville, il lui accordait une charte, ou fuero, qui garantissait à ses habitants certains droits inaliénables.

Après un certain temps, les habitants des différents comtés demandèrent des chartes aux comtes qui prétendaient les gouverner, et dans de nombreux cas, notamment lorsque la demande émanait d'une ville qui prêtait de l'argent au comte, ces chartes furent accordées. Elles prévoyaient non seulement la punition des crimes, mais aussi des limites au pouvoir des comtes. Elles déclaraient également que tous les hommes étaient égaux devant la loi, interdisaient la persécution des Juifs, fixaient le montant des impôts que le comte pouvait percevoir, interdisaient son ingérence dans les ménages et, dans plusieurs cas, imposaient des sanctions aux célibataires refusant de se marier. Si le roi ou le comte tentait de les enfreindre, le peuple prenait les armes pour les faire respecter.

Vous verrez, en poursuivant l'histoire de cet enfant, que ces fueros, ou chartes, furent le berceau de la liberté espagnole, tout comme l'autonomie des communes devint le berceau de la liberté nationale dans notre pays. L'Espagnol qui vivait dans une ville dotée d'un fuero savait qu'il avait des droits qu'aucun roi ni comte ne pouvait piétiner ; il n'avait qu'un pas à faire pour apprendre qu'il avait également des droits en tant que membre de la nation. Il aurait appris la leçon, pour son plus grand bien, si une influence dont je vous parlerai dans la suite de cette histoire n'avait pas existé.

## II. Séville

*1213-1284 après J.-C.*

Entre la bataille de Sagrajas et celle de Las Navas, presque toute l'Espagne était aux mains des Maures. Seule une bande de terre au nord restait aux chrétiens. Les Maures contrôlaient de vastes régions : la vallée du Guadalquivir avec Séville et Cordoue, la province et la ville de Grenade, la majeure partie de Murcie, Valence et sa province, des territoires de l'Aragon, la vallée de l'Èbre avec Saragosse, ainsi que le centre de l'Espagne avec Tolède et la meilleure partie de l'Estremadure et de la Nouvelle-Castille. Même la côte, du cap de Gata à l'embouchure de l'Èbre, était sous leur contrôle.

À cette époque, les chrétiens possédaient leur propre pays, au nord. Leur territoire s'étendait du golfe de Gascogne jusqu'aux montagnes de Guadarrama et comprenait des régions comme la Galice, les Asturies, le Pays basque, le León, la Vieille-Castille et l'Aragon. La Navarre et la Catalogne étaient indépendantes et ne faisaient pas partie de l'Espagne chrétienne.

Après la bataille de Las Navas, la situation commença à changer. Une ville après l'autre, un royaume après l'autre, les Maures furent repoussés et les chrétiens reprirent progressivement le contrôle. En 1236, Ferdinand III de Castille prit Cordoue et planta la Croix sur la grande mosquée. Dix ans plus tard, après un long siège, il conquiert Séville, devenue capitale des Maures après la chute de Cordoue. Deux ans plus tard, il s'empara de Valence, et peu après, Malaga tomba également. Vers 1250, les Maures ne tenaient plus que Grenade et sa région fertile, le port d'Almería et une bande de côte allant jusqu'à Gibraltar. Le reste de l'Espagne était désormais aux mains des chrétiens, gouvernée par Ferdinand III, qui avait uni la

Castille et le León et était reconnu comme le chef des princes chrétiens. Courageux au combat et juste au gouvernement, Ferdinand était aussi très pieux et se flagellait parfois pour ses péchés.

À sa mort, son corps fut embaumé et placé dans un cercueil d'argent aux parois de verre, dans la chapelle royale de la cathédrale de Séville. Vêtu de ses habits royaux, la couronne sur la tête, il tenait son sceptre et son épée à ses côtés. Lors des jours de fête, son corps était exposé au peuple.

Séville, lorsqu'elle fut reprise, était l'une des plus grandes et des plus belles villes d'Espagne. Elle se trouvait dans une plaine sur les rives du Guadalquivir et était protégée par une muraille munie de soixante-six tours et dix-huit portes. À l'extérieur, s'étendaient des orangers, des oliviers, des palmiers, des vignes et des jardins parfumés. Les maisons étaient souvent en marbre et certaines magnifiques. Les habitants disaient : « Qui n'a pas vu Séville a manqué l'une des merveilles du monde. »

Séville était aussi très ancienne. Bien avant les Maures, elle avait été une ville phénicienne ou carthaginoise, un important centre commercial. Les Carthaginois l'avaient appelée Sephela et y avaient construit un temple pour leur déesse Astarté. Ce lieu devint ensuite un temple romain, une église gothique, une mosquée maure, puis la cathédrale catholique que l'on peut admirer aujourd'hui.

Parmi ses monuments, il y avait la Tour d'Or, construite par les Romains. Les patriciens y montaient pour profiter de la brise et observer le Guadalquivir serpentant entre les jardins et les vignes. Plus tard, cette tour servit à garder les trésors apportés par les galions d'Amérique. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une ruine, mais elle rappelle la richesse et l'histoire fascinante de la ville.

\*

Les Maures de Séville étaient aussi raffinés que ceux de Cordoue et avaient un tempérament doux, même s'ils se montraient redoutables au combat. La ballade raconte le siège de Séville :

Le roi Ferdinand se tenait seul,  
Un jour, sur la colline,

Il regardait tous ses alliés  
Et les remparts de Séville.  
Le spectacle était grandiose :  
La fière Séville étendue au loin,  
Les tours et les arbres paraissaient minuscules,  
Et les bannières chrétiennes flottaient dans le vent.

Don Garcia de Vargas, chevalier chrétien originaire de Tolède, s'était couvert de gloire lors du siège de Séville. Courageux et intrépide, il ne calculait jamais ses chances. Un jour, il fut attaqué par sept Maures. La ballade raconte sa victoire :

Ce jour-là, le seigneur de Vargas  
Arriva seul au camp,  
L'écharpe offerte par sa dame  
Serrée autour de son cœur.  
La tête nue, l'épée à la main,  
Il triompha des sept turbans verts  
Avant que le danger ne le touche.

Le roi Ferdinand de Castille et de León mourut en 1252. Son fils et successeur, Alphonse le Savant, régna de 1252 à 1284. Comme son surnom l'indique, c'était un homme d'une immense érudition : il connaissait la musique, l'astronomie et les mathématiques. Il rédigea un code de lois, écrivit une histoire de l'Espagne et traduisit la Bible en espagnol. Il composa également des poèmes romantiques et des discours politiques et moraux. On racontait qu'il savait tant de choses qu'il aurait pu conseiller même Dieu lors de la création du monde !

Malgré sa sagesse et sa bienveillance – c'était un monarque juste, même s'il avait assassiné son frère dans sa jeunesse –, il eut beaucoup de difficultés. Il interdit toute attaque contre les Maures regroupés à Grenade, ce qui mécontenta certains chrétiens, impatients de poursuivre les combats. Il eut deux fils qui se disputèrent la succession, et même le pape et le roi de France s'impliquèrent : le pape par des bulles d'excommunication, le roi de France par des menaces de guerre.

L'un de ses fils, Sancho, se rebella et prit la tête d'un groupe de combattants. Le roi Alphonse le maudit. Le pape le maudit aussi.

Sancho, accablé par toutes ces malédictions, se coucha et déclara qu'il allait mourir. Le vieux roi se lamenta et tomba malade à son tour. Il voulut revenir sur ses malédictions, mais Sancho lui dit que cela ne servait à rien. Finalement, le père mourut, et Sancho guérit de sa maladie et prit le pouvoir.

Pendant ce temps, tandis que les chrétiens écrasaient les Maures en Espagne et reprenaient des villes, les musulmans remportaient de terribles victoires ailleurs. En Égypte, les croisés dirigés par Saint-Louis de France furent massacrés et jetés à la mer lors de la cinquième croisade. Peu après, le roi lui-même fut fait prisonnier et dut être libéré contre rançon. Ainsi, à une extrémité de la Méditerranée, la Croix triomphait, tandis qu'à l'autre, le Croissant continuait de vaincre.